
BREIZ SANTÉL

1^{re} Année N° 6 et 7

Octobre-Novembre 1952

20 F.

BREIZ SANTEL

Bulletin Mensuel du
MOUVEMENT pour la PROTECTION
des
MONUMENTS RELIGIEUX BRETONS

(Association sous le régime de la Loi du 1^{er} Juillet 1901.

Siège social : Hôtel de Ville de Vannes).

Le N° : 10 frs.

Abonnement : 6 mois 55 frs. — 1 an 100 frs.

(M. de Beaufond : Mouvement pour la Protection
des Monuments Religieux Bretons. C. C. P. Nantes 15 36-85)

Principaux Collaborateurs

H. F. BUFFET, archiviste départemental d'I.-et-V.
Claude DERVENN, présidente de notre section du Mhan.

Y. LE DIBERDER, de la Soc. Polymathique du Mhan,
spécialiste de la sculpture bretonne.

Roger GRAND, ancien professeur à l'Ecole des
Chartes, Président d'Honneur de la
Société Archéologique de Bretagne.

Hervé du HALGOUËT, Fondateur de la Société d'Histoire
et d'Archéologie de Bretagne.

L. SIMONNOT, de la soc. Polymathique du Mhan,
spécialités des croix et calvaires.

P. THOMAS-LACROIX, archiviste départemental du Mhan.

*Le monde appartient aux optimistes,
les pessimistes ne sont que des specta-
teurs.*

Guizot

Notre Mouvement. — Le 20 Juillet 1902, en inaugurant à Quiberon la statue du général Hoche, Camille Pelletan, l'anti-clérical, proclamait : « Il est bon, il est nécessaire, que près des dolmens et des menhirs farouches, que près des vieilles croix branlantes couvertes de lichens et rongées par les siècles, se dressent aux yeux d'un peuple toujours plus avide de croire et toujours plus troublé dans ses croyances, de grandes figures héroïques. . dans la contemplation desquelles il prendra conscience de la souveraineté de la raison humaine... »

Un demi-siècle a déjà passé sur cette injure lancée à la Bretagne catholique.

Mais aujourd'hui, après un coup d'œil sur certaines de nos campagnes, on peut presque se demander si le sectarisme du ministre athée n'était pas sinistrement clairvoyant, prophétique.

Est-il vrai que, se reniant elle-même, la Bretagne abandonne ses croix et ses chapelles pour des monuments « à la souveraineté de la raison humaine » ?

En 1952, si la question peut malheureusement se poser parfois, on doit répondre encore : non.

En 1970, au train où vont les choses, bien peu de doute hélas subsisterait.

Il est juste temps de réagir. C'est pourquoi, en Avril dernier, fut fondé à Vannes le Mouvement pour la Protection des Monuments Religieux Bretons. Son but ? Aider à la conservation, la restauration, et éventuellement l'édification, de tous monuments religieux en Bretagne.

Certes, il y a un certain nombre d'édifices, de croix, de fontaines religieuses, « classés », i. e. inscrits à l'inventaire des Bâtiments de France, et dont les Beaux-Arts assurent dans toute la mesure du possible l'entretien, voire la restauration, malgré des difficultés nombreuses. Mais d'une part, s'ils pouvaient rencontrer une aide supplémentaire quelconque auprès d'une collectivité, leur tâche en serait parfois d'autant facilitée. Et surtout, le classement doit nécessairement se limiter à ce qu'il y a de plus important. Or, en Bretagne, il est « tant d'objets d'une beauté profonde, mais si humble et si fragile qu'ils ne peuvent former à eux tout seuls un « monument historique (H.-F. BUFFET) ».

Et c'est ce « tissu artistique de la province », suivant le mot de V.-H. Debidour, qui s'en va par lambeaux.

En effet, les communes rurales, souvent pauvres, voient leur budget lourdement grevé par l'électrification ou les chemins.

Quand aux recteurs (qui d'ailleurs ne sont pas en général propriétaires des édifices religieux) ils accomplissent souvent, dans ce domaine aussi, des tours de force. Mais, on l'a dit déjà, et Mgr Le Bellec et Mgr Le Baron nous le redisaient encore, en Mars dernier, lorsqu'ils approuvèrent la création de notre mouvement, les prêtres sont trop surchargés par leur ministère spirituel, et d'autres questions vitales comme celle des écoles chrétiennes pour que leurs moyens soient à la hauteur de leurs désirs éventuels de réalisations.

Nous n'avons donc pas le droit, nous non plus, de nous croiser les bras. Et Dieu aidant, nous réussirons.

De quoi s'agit-il d'ailleurs ?

D'abord, d'y voir clair. C'est pourquoi, à l'aide notamment des relevés que l'on veut bien nous communiquer, nous établissons un inventaire précis et intégral. Plan de travail qui doit permettre de grouper enfin les bonnes volontés déjà existantes, de multiplier ainsi leur efficience, et, par l'exemple autant que par la parole, d'en susciter d'autres.

Tous, nous pouvons faire quelque chose dans un ordre d'idées ou un autre. Travail manuel, manouvrier ou spécialisé. Travail intellectuel ; collaboration à l'inventaire et à sa tenue à jour ; collaboration au bulletin, aux chroniques qui font mieux connaître tout ce que nous défendons et aux « communiqués » qui alertent l'opinion et doivent susciter des dévouements.

L'essentiel est de se mettre à l'œuvre. C'est ce que nous faisons, ce que nous ferons, ensemble, et toujours mieux, eit Doué, ha Breiz.

G. V.

Comment nous aider, comment adhérer au mouvement.

— Aux membres *actifs* il n'est demandé aucune cotisation. Ils offrent un concours bénévole.

Les membres *honoraires* ne nous aident que de leurs

fonds. En nous donnant 1.000 frs, ils apportent à l'œuvre, en même temps qu'une réelle marque de sympathie, un secours efficace.

Les membres *associés* ne versent que 50 frs. mais ils ne condamnent pas leur porte après, et promettent de nous aider ensuite activement.

N. B. Les cotisations et les dons peuvent être versés en nature, notamment en matériaux de construction, produits d'entretien (peinture, mastic), outils, etc. A tous, merci.

Nouveaux membres :

M. B. Dagault, Arradon (Morbihan).

M. Gilbert, Vannes.

Membre honoraire :

Baron de la Bouillerie, Le Broussais, St-Gravé (Mhan).

La statuaire de bois dans le Morbihan

(Extrait de *L'Art Populaire dans la Statuaire*
par H. du Halgouët, Chaumeron, Vannes, 1948,
avec l'autorisation de l'auteur).

La statuaire de bois constitue la principale richesse mobilière de nos édifices religieux. Les effigies anciennes y abondent pour ainsi dire, du fait qu'elles sont restées en place depuis plusieurs siècles, ou bien qu'elles ont affronté la destruction et la ruine des temps modernes. Ici, nos saints et nos saintes règnent encore en maîtres dans la chapelle qui leur a été destinée ; ailleurs, ils ont eu le grand mérite de s'imposer à la vénération des nouvelles générations en recevant droit d'asile dans les édifices neufs. Ils sont, le plus souvent, posés sur un support mural, orné parfois d'un cul de lampe, à moins que, plus tard, le chœur leur ait fait les honneurs d'une niche de bois sculptée ou d'un rétable de chevet. Un assez grand nombre de chapelles du fond des campagnes sont restées intactes depuis l'époque de leur reconstruction ; c'est là qu'il faut retrouver les images saintes

dans leur caractère primitif, figées dans leur ferveur silencieuse, bien patinées par le temps, n'ayant subi aucune atteinte étrangère ; aucun pinceau moderne ne les a effleurées ; elles n'ont subi que les attaques des rongeurs. Bien que le cœur de chêne de nos forêts offre une remarquable résistance à ceux-ci, certaines statues en sont gravement endommagées. Attaquées d'abord par le socle, puis par les pieds, on en trouve qui ne tiennent debout que par un prodige d'équilibre, ou en s'appuyant contre le mur, et attendant, en vain, le secours d'une restauration.

D'où sont sorties ces statues de bois des XIV^e XV^e et XVI^e siècles qui font l'objet de notre curiosité ? La région qui nous occupe ne révèle pas, comme dans la Cornouaille et le Léon, des ateliers professionnels ; cependant, elle laisse supposer, dans certaines cités rurales, des échoppes d'artisans, spécialisés dans la sculpture sur bois en général et dans la taille d'effigies saintes en particulier. Les charpentiers ruraux les plus expérimentés, accoutumés à orner au ciseau les piédroits d'habitation, les poutres intérieures d'appartement, les sablières d'édifices religieux, s'adonnaient aussi à la statuaire. Les riches bourgeois aimaient à orner leur façade sur rue de personnages grotesques ou symboliques ; la piété populaire, les clercs, et les prêtres, si nombreux dans les campagnes, réclamaient pour les demeures, les églises et les chapelles, des images saintes. Instruits par les desservants de la religion des caractères propres à chaque saint et des attributs qu'il convenait de lui donner, ces artisans ruraux durent s'exercer longuement pour acquérir une certaine habileté ; quelques-uns purent gagner de l'adresse de main et satisfaire un grand nombre de commandes, laissant toutefois le talent aux maîtres étrangers. C'est ainsi qu'on observe une facture souvent très différente d'une chapelle à l'autre sous les habits d'évêque, de moine, d'homme d'armes, de dompteurs d'animaux, de guérisseurs au geste parlant, de saintes femmes en prière. Les uns et les autres composent l'art populaire breton caractérisé par la raideur des poses, la naïveté des physionomies, la rusticité de la facture, qui n'excluent pas toujours l'expression et la mystique. Dans la maladresse même de l'expression, l'image traduit la simplicité de l'âme bretonne et sa foi. Nous ne pou-

vons malheureusement donner qu'une idée incomplète du mérite de nos sculpteurs sur bois.

A côté des œuvres d'un style primitif se rencontrent parfois des images saintes qui reflètent un art inaccoutumé, tant dans la composition que dans la facture. On y trouve la nature idéalisée, une expression réelle dans les traits, la souplesse dans le corps, la richesse dans le vêtement, en un mot, la connaissance du beau dans les formes plastiques. Ce sont là des œuvres sorties d'un atelier français, plus ou moins réputé, établi à Paris ou dans une ville d'art de la province. Elles ont fait l'objet d'un don à l'église paroissiale, ou à la chapelle, par un ecclésiastique prébendé ou un riche seigneur foncier.

Nous connaissons des titulaires de seigneurie qui ne sont pas restés indifférents au mobilier des chapelles de leur fief : Kernascléden, N.-D. de Saint-Sanson, La Houssaye, Locmaria-Coetanfao, Locmaria de Cléguerec... l'attestent suffisamment. On sent nettement dans ces édifices l'influence de la demeure proche du seigneur et les statues s'y trouvent de qualité très supérieure. Au Faouët, les Bouteville ont dû intervenir maintes fois dans le mobilier des églises et chapelles dont ils s'étaient érigés les bienfaiteurs et les protecteurs. On sait, par ailleurs, que les chapelles castrales possédaient des statues de valeur.

Les Saints

Après les figurations de la Trinité sainte, de la Vierge-Mère et du patron attitré de la paroisse, les plus communément représentés sont les guérisseurs des misères humaines et les protecteurs des animaux domestiques : saint Cornely (assimilé parfois à saint Corneille) et saint Roch, sortes de dieux lares, en tête des intercesseurs ; puis, saint Eloi, saint Méen, saint Mamers, sainte Emérencienne, saint Colomban. Citons ensuite à un rang privilégié pour le nombre : saint Isidore et saint Fiacre, patrons des travailleurs de la terre, saint Yves, défenseur des causes justes, Saint Georges, saint Armel, et surtout sainte Marguerite, vainqueurs du démon sous la forme d'animaux monstrueux, saint Clair et saint Vincent-Ferrier, propagateurs de la Foi, saint Patern, saint Mériadec, saint Gobrien, premiers évêques du Vannetais, saint Etienne,

saint Sébastien et sainte Barbe, martyrs. Les apôtres Pierre et Paul font partie du culte dès les premiers âges du christianisme, mais ne paraissent guère en effigie avant le XVII^e siècle. Saint Jean, apôtre et évangéliste, a été très répandu par les Hospitalier, héritiers des nombreux biens des Templiers, ainsi d'ailleurs que saint Jean-Baptiste, dont le chef sur un plat, joli travail sur bois du XVI^e, est conservé par l'église du Gorvello.

Deux souverains ont pris place dans nos églises et chapelles, mais à titre exceptionnel : saint Louis, roi de France, la Sainte-Chapelle dans les mains, et saint Salomon, roi des Bretons armoricains. Ce dernier, en homme d'armes de pied, peut se classer aux côtés de saint Julien et de saint Maurice, tandis que saint Georges figure, la lance au poing, sur un destrier richement caparaçonné, prêt à foncer sur le dragon de la légende. L'archange saint Michel est un autre combattant ; ses larges ailes font parfois contraste avec l'épée et le bouclier dont il vient de terrasser Lucifer, comme au Mont-Guéhenno et à Lignol. Aux plus curieuses effigies, s'ajoutent celles de saint Bieuzy, gardant fixé dans le crâne un large coutelas dont un tyran l'a frappé, sainte Noyale, antre victime tenant des deux mains sa tête décollée, saint Barthélémy, écorché vif, portant comme un vulgaire vêtement, sa peau sanguinolante sur le bras. Plus rares, mais non moins intéressants pour l'iconographie : saint Antoine, déjà popularisé au XV^e avec son compagnon familial, saint Christophe, chargé de son lourd fardeau. Indiscutablement, les premiers rôles dans la statuaire de bois sont joués par la Sainte Trinité et la Vierge Mère. Nous reviendrons spécialement sur la Vierge. La Trinité est représentée, d'une façon presque invariable, par le groupe du Père Eternel assis dans les cieux, tenant les bras de la croix sur laquelle expire le fils bien-aimé ; l'union des deux personnes divines survolée par la colombe du Saint Esprit. Des anges viennent donner plus d'importance à la scène. C'est sous cette forme que, depuis le XVI^e, a été répandue l'image du mystère de la foi chrétienne. Le culte de la Sainte Famille date de la contre-réforme du XVII^e ; mais l'image de l'aïeule a été vulgarisée dans notre statuaire dès la fin du XV^e. Sainte Anne paraît parfois seule un livre à la

main ou bien, plus souvent, avec la Vierge qu'elle instruit, ou encore ayant à ses côtés Marie et Jésus, tenu tout jeune enfant par sa mère. Elle porte le chaperon d'Anne de Bretagne, coiffe de soie blanche qui enveloppe les cheveux et retombe jusqu'aux épaules (Saint-Nolff en Elven, Kerlenat en Pers-quern, Le Guerno). Sainte Anne a pris place dans le retable de pierre de la chapelle de Buléon. Sa représentation en pierre est très ancienne, puisque sainte Anne figure dans le portail central dans la cathédrale de Reims (XIII^e) et au tympan de la porte sud de N.-D. de Paris (XII^e) (1). Quand nous aurons rappelé les groupes fort intéressants de N.-D. de Pitié tenant sur ses genoux le Christ descendu de la croix, de sainte Apolline entre ses deux boureaux, de saint Hervé, escorté de son guide et de son loup, et de saint Roch avec l'ange qui panse ses plaies et le chien qui porte sa nourriture, on observera qu'aucune difficulté n'a fait hésiter certains artisans locaux qui ont su parfois parvenir à l'art.

Cette phalange, éminemment pittoresque, des saints les plus populaires de nos campagnes, est en somme assez réduite par le choix. Les mêmes personnages se retrouvent souvent et, cependant, aucune image n'a fait école ; pas de copies serviles comme il eut été naturel d'en rencontrer dans des ateliers de vulgarisation. Par la pose, le pli du vêtement, la physionomie, aucune Vierge-Mère, aucune Sainte Anne ne ressemble à une autre. Dans chaque représentation de sainte Marguerite, l'animal monstrueux qu'elle vient de vaincre diffère. C'est là une originalité de grand mérite qui autorise à penser que la vigueur de l'inspiration domine la maladresse de l'expression. L'extrême différence aussi de facture laisse croire qu'il y eut un assez grand nombre d'artisans locaux à s'exercer dans la sculpture sur bois. Vus par unité ou réduits à de rares spécimens parmi les représentants de l'iconographie moderne, les saints et les saintes de la tradition moyenâgeuse ne peuvent être compris dans leur sens propre ; il est nécessaire de les observer dans le cadre de leur époque. La Bretagne a l'heureuse fortune de posséder des églises

(1) Notons que les plus anciennes reproductions de sainte Anne en Bretagne, sont les groupes à trois, ou encore sainte Anne assise tenant contre elle la Vierge. Le type de sainte Anne d'Auray debout avec la Vierge apparaît plus tard ainsi que sainte Anne seule.

comme celles de Persquen, Lignol, Le Guerno, Pontivy..., des chapelles comme celles de N.-D.-du-Loc en Saint-Avé, de N.-D.-de Bonne Rencontre en Saint-Samson, de Saint-Fiacre de Moréac, de Saint-Gobrien-sur-Oust, de Pommeleuc en Lanouée, de Locmaria-Landévant, de Saint-Germain et de Locmaria en Séglien, de Saint-Laurent en Silfiac, de N.-D. de Miséricorde en Pluvigner et d'autres moins importantes, où règnent, dans une atmosphère du passé, et à l'exclusion de toute ingérence étrangère, les images sur bois témoins émouvants de la vie de nos ancêtres éloignés.

H. DU HALGOUET (*à suivre*)

A Notre-Dame du Folgoat

Tout le monde connaît le jongleur de Notre-Dame. Après avoir vagabondé de village en village, de château en château, de ville en ville, sur les places publiques, sur les champs de foire, aux carrefours des chemins, déclamant ou chantant les prouesses des preux de Charlemagne et la mort de Roland à Roncevaux, tourné vers l'ennemi par un dernier acte de vaillance et tendant son gant aux anges de Dieu, notre jongleur voulut aussi prier Notre-Dame à sa façon et selon ses moyens, et il exécuta devant sa statue ses tours les plus audacieux et ses chants les plus beaux, et la Madone se pencha vers lui pour essuyer la sueur qui perlait à son front.

Tout le monde connaît aussi le fou de Notre-Dame, là-bas en basse Bretagne, dans le Léon si fier de ses pilliers d'épave de la côte, de ses marins et pêcheurs bataillant contre la gueuse déchainée en furie, de ses travailleurs de la terre aux muscles d'acier et de sa foi enracinée dans son dur granit. C'est dans ce cadre si âpre que Salaün ar Foll mendiait de mesure en mesure, se balançait aux branches des arbres, ou trempait son pain dans l'eau des fontaines, en modulant son unique chant et son unique prière : *Ave Maria*.

C'est là que pendant la guerre civile de Blois et Montfort, il désarma les guerriers qui l'avaient arrêté et qui voulaient savoir à quel camp il appartenait : « Je ne suis ni de Blois,

ni de Montfort. Je suis du parti de la Vierge ». C'est là qu'après sa mort, sur sa tombe germa le lys qui portait sur ses fleurs l'inscription en lettres d'or : *Ave Maria*. C'est là qu'aujourd'hui les foules viennent et prient dans le sanctuaire ciselé en dentelles dans la pierre noire de Kersanton et que les processions se déroulent en chantant dans la vieille langue de nos pères les gloires de Notre-Dame et de son fou. N'est-ce pas une leçon pour les princes, les riches, les puissants de ce monde, de voir magnifier ce pauvre fou clamant ses *Ave Maria* dans ses haillons de mendiant solitaire ? P. M. A.

Chroniques d'Art Religieux

Le vitrail des origines a nos jours (*suite*). — Et déjà pointe l'aube du XIII^e siècle, illustré par Saint Louis, Saint Thomas d'Aquin et par tant d'autres hommes. Siècle de guerres, de passions, de violences, mais siècle de foi.

Les vieux édifices romans s'écroulent de vétusté et laissent la place à un art aux techniques nouvelles. C'est ainsi que la France laisse éclore au soleil de la civilisation printanière la floraison de ses églises et de ses cathédrales. Les voûtes s'élèvent, les murs s'amenuisent, s'évident sous une technique consommée, les fenêtres s'élargissent créant les églises comme des lanternes de Dieu, lumières de notre terre assise à l'ombre de la mort, comme des jalons lumineux ou des phares du ciel. « Toute cette architecture devait finir en verrerie ».

Du XII^e au XIII^e siècle, se développe une conception nouvelle des choses religieuses. Au siècle de Saint Thomas, statues, images, peintures commencent à perdre cette violence (faussement croisée de barbarie) cette fougue et ce souffle brutal qui vivifiait l'art du siècle précédent. L'art se « civilise », s'humanise — 1^{er} pas vers la Renaissance encore lointaine — et Dieu, peu à peu, quitte l'emphase byzantine pour consentir à devenir l'un de nous, trop l'un de nous, pourra-t-on préciser aux siècles suivants.

Par contre, l'édifice roman, lourd à sortir de terre, écrasé sous l'épaisseur de ses murs et de ses voûtes, étouffant

d'obscurité, disparaît. Et les nouvelles voûtes, semblant défier les lois de l'équilibre, prennent des dimensions vraiment grandes. Le Mans atteint 24^m de hauteur ; Paris et Chartres 34^m ; Reims et Bourges, 37^m ; Beauvais, 48^m ; et la grande rosace au-dessus du porche principal de Notre Dame de Paris aura ses 13^m de diamètre !

Eminemment sacrés, un tympan de Vezelay, une fresque de Montoire ! Plus simplement humaine, peut-être moins inspirée et plus « grecque » l'annonciation de Reims, la visitation de même sujet de Chartres !

Mais, humains et matériels les murs des monastères romans, obscure, la voûte romane ; et plus « inspirée », plus poétique la nef de Chartres ou de Paris. Au 13^e siècle, il semble donc que le souffle commence à quitter l'ornementation de détail pour animer désormais pendant 3 siècles, la grande architecture. Et le vitrail, dans ses déploiements, se développe à cette période qu'on a appelée « l'âge d'or » du christianisme.

J'ai sous les yeux une collection de vitraux de Chartres, en couleurs, édités par M. Houvet, un homme qui s'est plu à sa manière à nous faire aimer la cathédrale « beauceronne ». Certes, la reproduction, sur papier, d'une œuvre lumineuse est une gageure. Nous devinons cependant la splendeur dont ces images nous donnent quelque idée. Voici saint Jean Baptiste, campé droit. Sur son sein, l'agneau vert sur fond rouge. Les plis de sa robe sont imperceptibles, sans doute parce qu'il était vêtu de poil de chameau... Son regard est austère et sa main droite nous montre l'Agneau : « *Ecce Agnus Dei...* » Le prophète se détache, vert émeraude, sur fond bleu. Et dans ce bleu comme dans ce vert d'épaisseur inégale et de clartés diverses, le soleil se joue pour le plaisir de notre œil. Voici saint Georges, le modèle des chevaliers du moyen-âge ; comme eux, il est revêtu de l'armure traditionnelle, de l'épée, du bouclier et du casque. Voici une Vierge élégante dans sa robe grenat à franges d'or. Son corps paraît démesurément grand, l'orsqu'on le compare à sa tête et à l'Enfant qu'Elle porte sur son bras. Que nous importent ces erreurs de perspectives, ces fautes de proportions. Les artistes romans et byzantins, les très anciennes civilisations dont Londres nous donna une idée par une exposition intitulée 50.000 ans

d'art moderne, il y a 2 ans, enfin l'art moderne dit « d'avant-garde » nous en montrent bien d'autres prétendues erreurs ! Cette Vierge, qui fait son élégance de grande dame sinon sa démesure ? Sur le vitrail dit « de la Belle Verrière ». La Vierge nous présentait l'Enfant, telle une Reine en un jour de réception. Ici, Elle l'allait, telle une mère dans l'intimité.

Les peintres verriers du Moyen-Age composaient leurs vitraux selon 2 conceptions de présentation. S'agissait-il d'éclairer les hautes voûtes, avec des fenêtres de dimensions colossales, tel le grand « Housteau » de la cathédrale de Bourges ? Alors, pas de détails inutiles, pas d'anecdotes illisibles pour des yeux à trente mètres plus bas, mais plutôt, de grands saints, largement traités, aux airs souvent menaçants, tels nous les voyons dans le chœur de nos grandes cathédrales où ils processionnent très aériennement au-dessus de l'autel principal. Le vitrail était conçu et pour la décoration de l'église et pour l'éducation des fidèles. Et pour cela, il fallait que fût lisible, de près ou de loin, chaque image. Cependant, les rosaces qui ornent les entrées et les transepts de tant d'églises semblent n'être créées que pour la délectation de l'œil : les petits sujets y abondent, symboles du temps, des mois, des travaux, etc... La multiplicité des couleurs est réalisable seulement dans l'abondance des petits sujets.

S'agissait-il d'éclairer un déambulatoire, des chapelles absidiales ? Puisque les fenêtres sont alors à hauteur d'homme, rien ne gênera le « poème à la lumière » que veut créer l'artiste qui aura beau jeu de tirer parti des innombrables épisodes de la vie des saints ! Visitez Bourges, le Mans, Chartres et si vous avez quelques instants, arrêtez-vous devant l'un de ces chefs d'œuvre. Essayez de « lire » le vitrail ; jouissez de sa luminosité, étudiez la composition : délectez-vous de sa haute valeur spirituelle ; car il y a là matière à joie profonde et pour l'œil et pour le cœur.

J'ai parlé de « lecture » du vitrail. Oui, en effet il y a une clef de lecture pour l'intelligence du vitrail et le moyen âge a utilisé toute un symbolisme dans la construction de ses églises. Voici, à Bourges, par exemple, le vitrail du Bon Samaritain. Par quel médaillon commencer la « lecture » de la parabole. C'est très simple ! Reportez-vous à l'Evangile ;

un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Eh bien ! n'essayez pas de faire à l'opposé du texte ! Regardez les images à partir du haut jusqu'en bas !

Je note, cependant, que ce symbolisme exagéré, appliqué au moindre détails, malgré les mérites du savant Emile Mâle, n'a pas aujourd'hui que des défenseurs.

Paul BOUYER

(à suivre)

Communiqués

Au stand que le Comité de la Foire Exposition de Vannes nous avait si aimablement offert en Septembre, nous avons pu voir que les Bretons ne se désintéressent pas de nos monuments religieux. Certes, il s'agit parfois d'un sentiment un peu platonique, mais les communiqués que nous avons reçus depuis montrent qu'il n'en est pas toujours ainsi et sont pour notre Mouvement un encouragement de plus. En raison de leur nombre, nous nous excusons de n'en donner pour ce numéro qu'un bref résumé, nous réservant d'y revenir par la suite.

Outre les chapelles Saint-Michel et Saint-Colomban de Carnac (Mhan) où l'absence de vitres et les trous de la toiture accélèrent la décrépitude, on nous signale dans le Morbihan les chapelles Saint-Amond et N.-D. de Luzurgan à Plescop dont les toits sont menacés. La chapelle du Burgo, en Grandchamp dont les portes battent et où des vandales se sont permis de faire du feu, la chapelle de Bonne Rencontre, près de Rohan, aux carreaux brisés et qu'assaillent les plantes grimpantes, la chapelle Saint-Michel, qui meurt sur les hauteurs de Meucon, et celle de N.-D. des Fleurs qui en ferait autant à Plouharnel si cela continuait longtemps ainsi. On nous parle aussi des chapelles de Lambour, à Pont-L'Abbé (Finist.) et de Lann-Loup en Montauban de Bretagne (I.-et-V.).

Par contre, à Lennon (Finist.), le maire, M. Hamon, et le recteur, M. l'abbé Guillou, remettent en état la belle chapelle de Nac'h-Gwenn. A Ploërdut, les Beaux-Arts et M. l'abbé Jarno, recteur, vont effectuer d'importantes... et onéreuses réparations sur la chapelle de Krénénan. (Rappelons aux âmes généreuses le C. G. P. de M. Jarno : Nantes 1135-44).

De même, le groupe d'Arradon (Mhan) du Mouvement a commencé la réfection de la chapelle de Langatte.

Pour les fontaines religieuses (Nous en parlerons bientôt plus en détail, ainsi que des croix), outre 4 belles fontaines morbihannaises dont nous devons entreprendre la réfection cet hiver, signalons cette fois Saint-Diboan, de Gouézec, et Saint-Cado, près de Penguilly-Vras en Pleyben, toutes deux dans le Finistère.

Armelle Nicolas, dite la « Bonne Armelle »

(19 Sept. 1606-24 Oct. 1671).

Elle naquit dans la paroisse de Campénéac, près de Ploërmel. « Ses parents étaient l'un et l'autre de condition champêtre et n'avaient qu'un bien médiocre. Ils craignaient Dieu et se portaient avec affection à son service et tous deux vivaient paisiblement. Dieu bénit leur mariage par la naissance de deux filles et de quatre garçons ». L'aînée fut nommée Armelle.

L'on remarqua dès son bas âge qu'elle avait de l'inclination à la solitude et au silence ; c'est pourquoi quand elle fut un peu plus grande, sa mère l'envoya garder les brebis et autre bétail, occupation qu'Armelle préférait à toute autre, à cause du loisir qu'elle avait de réciter souvent son chapelet et ses autres prières ».

Depuis l'âge de 7 ans, elle ne manqua pas un seul jour d'assister au Saint Sacrifice de la Messe, quoiqu'elle demeura assez loin du bourg. Et pour ne pas laisser son bétail sans garde pendant ce temps, elle donnait son déjeuner à ses compagnes pour prendre soin de son troupeau à sa place ».

Entrée vers ses 22 ans au service d'une demoiselle de Ploërmel, elle se plut beaucoup à la ville à cause de la commodité d'entendre souvent la messe et les prédications. Mais, bien qu'elle travaillait beaucoup, son esprit de sacrifice ne fut satisfait que lorsqu'elle eut trouvé une place plus dure. Grâce à l'une des filles de la maison, future religieuse elle y parfit son instruction religieuse, mais y connût 3 ans de terribles épreuves physiques et morales dont sa sainteté sortit victorieuse.

Puis, la fille aînée de la maison, ayant épousé un gentilhomme du pays de Vannes, suivit son mari dans son château en emmenant Armelle.

Les premières années qu'Armelle vécut ainsi à Roguédas en Arradon furent encore marquées par de douloureuses épreuves morales, dont Dieu finit par la délivrer.

« Quelque tems après, étant toujours languissante moins d'une longue fièvre qui l'avoit extrêmement affoiblie, que de l'ardent amour de Dieu qui la consumoit, elle entra chez les Religieuses Ursulines de Vannes, à leur instante prière et par l'ordre des Pères Jésuites qui la dirigeoient ».

Mais sa santé une fois rétablie, elle commença à trouver cette existence trop douce ; d'ailleurs, sa maîtresse la redemandait, et elle revint définitivement à Roguédas.

Malgré l'humilité de sa condition qui eut pû la paralyser parfois, Armelle travailla toute sa vie au salut des âmes autour d'elle, communiquant son zèle aux personnes influentes, servant les missionnaires, préparant leur terrain et les renseignant sur les besoins le plus pressants des lieux où il travaillaient.

Des lumières surnaturelles aiguisaient sa pénétration « et souvent aussi elle entendoit au fond de son âme des paroles dont elle ne pénétrait pas le sens, mais qui contenaient des résolutions secrètes prises par d'autres personnes, à qui Dieu l'envoioit ordonner, de sa part, de ne les pas exécuter ».

La charité d'Armelle ne se bornait pas aux besoins des âmes, mais s'étendait aussi à ceux des corps. Sa charité héroïque ne se borna pas à remplir saintement ses obligations auprès de ses maîtres. Elle visitait et soignait les pauvres et les malades comme ce pauvre artisan de Vannes « couvert d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, mangé de vers et de pourriture », leur abandonnait ses gages, et faisait la quête pour eux (surtout après qu'en 1655 elle eût fait vœu de pauvreté). Remplie d'admiration pour sa sainteté, sa maîtresse « lui avait laissé tout le soin de son ménage, avec une pleine autorité de veiller, tant à l'éducation de ses enfans qu'à régler la conduite des autres serviteurs ». Son humilité, son obéissance, n'en demeura pas moins totale et « s'il y avait dans la maison quelque chose que les autres rejetassent, soit

pour le travail soit pour la nourriture, c'était toujours ce qu'elle choisissait pour elle ».

Dans l'octave de la Fête-Dieu de l'an 1666, elle eut une jambe cassée d'un coup de pied de cheval. Elle reçut cet accident comme une faveur de Dieu et l'en remercia avec une tendre reconnaissance. Elle souffrit tous ses maux avec une tranquillité qui donna de l'admiration à tout le monde. Elle fut plus de 15 mois sans pouvoir marcher et on la portait à l'église les dimanche et fêtes seulement. Au bout de ce terme, elle demanda à Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, de pouvoir marcher avec des béquilles, sans être pourtant délivrée de ses douleurs ; et elle fut exaucée. Trois ans après son accident elle demanda... de marcher sans le secours des béquilles, et cela lui fut accordé sur le champ. Et cette merveille eut pour témoins tous les paroissiens d'Arradon, qui sortant de l'église pour suivre le Saint Sacrement à la procession de la Fête-Dieu, avaient laissé Armelle obligée de s'aider de ses béquilles, et en rentrant dans l'église trouvèrent qu'elle marchait sans avoir besoin de s'en servir. Quelques personnes lui demandèrent si elle n'avait point eu de peine de se voir si longtemps privée de la Sainte Communion, pendant qu'on ne la portait à l'église que les dimanches et jours de fête, elle qui avait coutume auparavant de communier tous les jours. Elle répondit : « Souffrir pour l'amour vaut mieux que jouir de l'amour ». Et ajouta : « O que Dieu sait bien se donner en tous tems et en tous lieux au cœur qui ne veut que lui ».

Le 5 août 1671, Armelle fut prise de fièvres violentes. Espérant qu'un changement d'air la soulagerait on la transporta à Vannes en fin de Septembre. Mais, à la fièvre qui la rongeaient s'ajoutaient encore les douleurs de sa jambe cassée et, bientôt, une inflammation de la gorge qui empêchait de lui faire prendre aucune nourriture. Ayant reçu les derniers sacrements, elle entra en agonie le mercredi 21 octobre. Sa dernière parole fut : Jésus. Elle mourut le samedi 24 entre midi et une heure. Et quand on procéda à la toilette funèbre on reconnut sur le dos de la morte les traces d'une grande indisposition qu'elle avait supportée pendant plus

de 30 ans, sans qu'on le sût, à cause qu'elle ne s'en était jamais plainte.

Toute la ville de Vannes accourent à son lit de mort et lui fit le 25 des obsèques solennelles. Armelle, dont on peut voir la tombe aujourd'hui dans la chapelle Sainte Anne du collège St-François-Xavier de Vannes, fut inhumée dans la chapelle des Ursulines. On lui composa cette épitaphe : « Cy git le corps d'Armelle Nicolas, de naissance champêtre et servante de condition, appelée communément : la Bonne Armelle... Priez Dieu pour son âme, et marchez sur ses pas, en aimant Dieu comme elle ».

(D'après Dom Lobineau. Vie des Saints de Bretagne).

Fin.

Pour rattraper un retard survenu le mois dernier qui finissait par nous gêner dans la distribution, nous avons dû, exceptionnellement, bloquer ensemble Octobre et Novembre. Nous avons tâché à cette occasion de faire un effort vers une meilleure présentation.

Sympathisants,

Si vous nous commandiez (C. C. P. Nantes 1536-85) quelques numéros (ne serait-ce que 5 ou 6), vous seriez sûrs d'en trouver le placement autour de vous sans difficultés.

Et vous feriez une excellente action.

De tout cœur, merci.

Pour la fête des Morts

ER MARU

TON 15 : Bet bermen... — Deit, men Doué, deit...

1. Arrest amen, passant, sel erhat er bé men,
Mèn é on bet lakeit goudé er vuhé-men ;
Te zeï eùé, kent ma vou pèl amzér,
Hiniù, marsé arhoah, ne houies chet en ér.

2. Pe oen èl ous ér bed, é kreiz me iouankis,
M'em boé nerh ha kouraj, isprid ha vaillantis ;
Èn ur momand, dispartiet on bet
Doh pep tra, just avel pe ne v'hen jamés bet.

3. Pep dén zou ar en doar, un dé, sur e varùou :
Douget-é er santans ha hañni n'hi zorrou ;
Nen des bet hoah dén kuit a gement-sé,
Nen des nitra suroh, ne vei ket té eùé.

4. Guéharal ar en doar, pe oen muian karet,
Red oé bet t'eïn kuitat kérent hag amied ;
Èl-sé, kent pèl, ret vou kuitat ha ré
Ha chom a unan kaer astennet én ur bé.

5. Déés ém bé ur momand, dichen, mé ha kouvi ;
Ne huélei meit eskern, prinùed ha breinati ;
Er péh ma ous, guéharal me zou bet,
El on, te vou émbèr magadur d'er prinùed.

6. A houdé puarzek vlé betag tregont passet,
N'em boé chonj a nitra meid a héli er bed,
Er modeu fal, er gloér, er vanité ;
Ha bremen nen des tra truhékoh eit on mé.

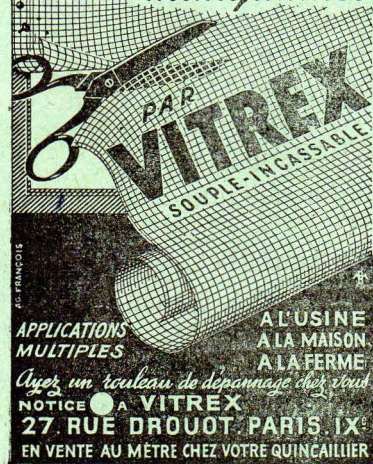
7. M'em es klasket èl ous kement sorte madeu,
Ridet er soñnerion, en imbad, er festeu ;
Mes sel doh ein, kent lemel a dal on,
Sel, ha te hellehé laret bremen più on.

8. N'ankoéhes birùikin er péh e hes guélet ;
Er peur hag er pinùik zou ret dehé donet ;
Chonj mat enta kent kuitat er bé men,
Rak marsé, kent ur miz, é vei gen-eïn amen.

DISKAN :

*Groeit d'emb, men Doué, — Groeit d'emb biùein fidel,
Eit méritein, un dé, — Ur marù dous ha santel.*

*Remplacez vos vitres
manquantes*



Chers Abonnés

Si en *Mai* ou *Juin* dernier vous avez pris un abonnement de *6 mois* à *Breiz Santel*, ce numéro double *Octobre-Novembre* n'est pas le dernier que vous recevez, certes. Mais c'est tout de même le dernier que vous ayez acquitté. Faites donc bon accueil à nos propagandistes, ou utilisez notre *C. C. P. Nantes* 15 36-85. *Merci*

" AUX TRAVAILLEURS "

22, Rue des Vierges

VANNES

VANNES

**Confection pour Hommes
Jeunes-Gens
et Enfants**



Prix Modérés

Confection pour Dames

14, Place Gambetta — VANNES